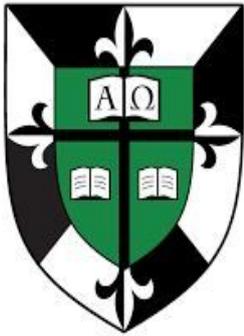




#TOUT EST CONNECTÉ
ÉCOUTER LA CLAMEUR DE LA TERRE
ET LA CLAMEUR DES PAUVRES. (LS.49)

TABLE DES MATIÈRES

Attribution de la mission de l'Ordre à Porto Rico à la Province de Saint Albert le Grand (EEUU).....	4
24 mai : fête de la Translation du corps de St Dominique	5
Conseil International Des Fraternités Laïcs Dominicaine (ICLDF).....	7
54e Journée Mondiale Des Communications Sociales.....	8
1. Tisser des récits.....	9
2. Tous les récits ne sont pas bons.....	9
3. Le Récit des récits.....	10
4. Une histoire qui se renouvelle.....	12
5. Une histoire qui nous renouvelle.....	13
La Famille Dominicaine dans IDI.....	14
Un Grand Missionnaire Retourne Aupres Du Père.....	15
Quelles pistes concrètes pour organiser la reprise des messes ?.....	18
Théodule Et Le Virus.....	21
Allons-nous tirer les leçons de la pandémie ?.....	24
FLASH INFO N° 292.....	33
À l'heure du Covid-19.....	34
Entretien avec le frère Bruno Cadoré Propos recueillis par Jean-François Colosimo.....	34
Calendarium Liturgicum Ordinis Prædicatorum.....	52



ATTRIBUTION DE LA MISSION DE L'ORDRE À PORTO RICO À LA PROVINCE DE SAINT ALBERT LE GRAND (EEUU)

Le Chapitre général de Bien Hòa a demandé, au numéro 281 des Actes, de confier le territoire de l'État Libre Associé de Porto Rico, ainsi que le couvent et les maisons qui y sont érigées, à la sollicitude apostolique de la Province de Saint Albert le Grand aux États-Unis d'Amérique. La Province de Saint Albert le Grand succède ainsi à la Province de Colombie et au supprimé Vicariat Général de la Sainte Croix de Porto Rico pour tout ce qui concerne les œuvres apostoliques de l'Ordre à Porto Rico, tenant en compte la situation du pays et les frères de l'Ordre qui s'y trouvent, et avec cela, l'avenir de prédication dominicaine dans l'île.

Au cours de ce processus, nous avons vu comment le dialogue, la fraternité et la confiance en Dieu ont été fondamentaux pour que le mandat du Chapitre puisse être mené à bien et réaliser ainsi des projets où la collaboration et la synergie entre les entités sont indispensables. C'est ainsi que le lundi 25 mai, jour où nous avons célébré la Translation de notre père saint Dominique, le frère Gerard Francisco Timoner, Maître de l'Ordre, a signé le décret attribuant la mission de l'Ordre à Porto Rico à la Province de Saint Albert le Grand aux États-Unis.

Ceci est le résultat du travail effectué lors de plusieurs réunions à Porto Rico, auxquelles l'ancien et l'actuel Maître de l'Ordre ont également participé, et avec l'accord des Prieurs provinciaux et des Conseils des Provinces de Colombie et de Saint Albert le Grand, l'avis favorable des frères assignés à Porto Rico et le vote positif du Conseil généralice. Nous demandons à Dieu de continuer à bénir le travail de l'Ordre dans la "Île enchantée".

Fr. Luis Javier Rubio OP

Socius du Maître de l'Ordre pour l'Amérique latine.



24 MAI : FÊTE DE LA TRANSLATION DU CORPS DE ST DOMINIQUE

Cette fête nous rappelle l'épisode du 24 mai 1233, à Bologne, lorsque les Frères déplacèrent le corps de Dominique, de la nef de l'église de St Nicolas, où il avait été enterré initialement, à l'intérieur de la Basilique de St Dominique. Et lorsque la tombe fut ouverte, une merveilleuse odeur se répandit et imprégna tous ceux qui étaient présents. Dieu rendait témoignage à son serviteur Dominique qui, par sa prédication, avait répandu « la bonne odeur du Christ » (2 Co 2,15).



En ce jour de fête, je voudrais vous partager quelques réflexions à partir d'une des scènes sculptées par Nicola Pisano (1267) sur le sarcophage de saint Dominique à Bologne. Deux événements importants y sont évoqués que

l'artiste a su admirablement unir en représentant deux fois Dominique : à genoux et tourné vers Pierre et Paul, et, dans le même axe, debout et tourné vers ses Frères. C'est Constantin d'Orvieto qui, dans sa "Vie de St Dominique" (n°25), unit les deux scènes : « Tandis que le serviteur de Dieu, Dominique, était à Rome et répandait ses prières en présence de Dieu dans la basilique de Saint-Pierre pour la conservation et l'extension de l'Ordre, la main de Dieu fondit sur lui. Il vit apparaître Pierre et Paul. Pierre lui conféra le bâton ; Paul, le livre ; et tous deux ajoutèrent : "Va et prêche, car Dieu t'a choisi pour ce ministère." Alors en un instant, il lui sembla voir ses fils dispersés dans le monde, s'en allant deux par deux prêcher au peuple la parole de Dieu. »

Nous sommes en janvier 1217, Dominique a 47 ans. C'est à Saint-Pierre de Rome, qu'il reçoit confirmation de sa mission de prêcheur universel. Déjà, depuis 1206, il sillonnait la région du Lauragais, entre Toulouse et Carcassonne, pour annoncer dans cette région cathare le Dieu bon, Créateur du ciel et de la terre, son Fils Jésus Christ, incarné dans notre chair, mort et ressuscité avec son corps pour notre salut, et l'Esprit Saint qui continue l'œuvre de Dieu dans l'Église des saints et des pécheurs. Et en 1215, l'évêque Foulques de Toulouse avait reconnu à Dominique et au petit groupe de ses frères le statut de prédicateur dans son diocèse. Mais à Rome, il perçoit un appel plus vaste, l'appel à élargir l'horizon, à semer largement le bon grain, « car il savait que le bon grain porte du fruit quand on le dissémine et pourrit s'il demeure en tas. » (Pierre Ferrand, *Legenda Sancti Dominici*, 31).

Voilà pourquoi, à Toulouse, le 14 mai 1217, Dominique annonce à ses frères - ils ne sont que 15 ! - qu'il va les disperser. Et le 15 août, à Prouilhe, il les envoie, répartis en 4 petits groupes, en Espagne et à Paris. Nous observons sur la sculpture de Nicola Pisano Dominique qui remet le livre de la Parole, reçu de Paul, à l'un de ses frères. À droite, un autre frère tient déjà cette Parole dans ses mains et posée sur son cœur, tandis que par derrière, trois autres frères, le regard tourné vers Dominique, attendent à leur tour d'être envoyés. Toutes les lignes de la scène, tous les regards, convergent vers la figure de Dominique qui reçoit et donne la Parole. « Chaque saint est un message que l'Esprit Saint puise dans la richesse de Jésus-Christ et offre à son peuple. Pour reconnaître quelle est cette parole que le Seigneur veut dire à travers un saint (...) il faut considérer l'ensemble de sa vie, tout son cheminement de sanctification, (...) le sens de la totalité de sa personne. » (Pape François, Encyclique *Gaudete* 21-22). En Dominique, on peut vraiment dire que la totalité de sa personne se

résume dans ce "va et prêche" ; c'est le cœur de sa mission, sa raison d'être même.

Fêter saint Dominique, ce n'est donc pas seulement admirer le fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, mais c'est se laisser interpeler nous aussi en tant que Dominicaines par cet appel : « Va et prêche » qui doit saisir toute notre vie. Dominique a été appelé aussi « l'homme aux semelles de vent »... et nous, où nous poussera le vent de l'Esprit ?

Sr Thérèse Marie Boillat

CONSEIL INTERNATIONAL DES FRATERNITÉS LAÏCS DOMINICAINE (ICLDF)



Fraternities OP

Lay Dominican Fraternities

Au cours de cette année, deux réunions virtuelles de l'ICLDF ont eu lieu, composées de Gabriel Silva (coordinateur ICLDF et représentant du Conseil européen des fraternités laïques dominicaines ECLDF),



Yelome Epiphane Lucien (président du Conseil africain des fraternités laïques dominicaines ACLDF), Susana Brittos (Présidente du Conseil des Fraternités Laïques d'Amérique latine et des Caraïbes COFALC), Belen Tangco (Présidente du Conseil Asie-Pacifique des Fraternités Laïques Dominicaines

APCLDF), Christine HUSSON (Représentante du Conseil Interprovincial des Etats-Unis et du Canada DLIPC) et, fr. Juan Ubaldo López Salamanca, OP (Promoteur Général des Laïcs)

Les thèmes abordés sont liés :

- Effets et perspectives de la COVID-19, dans les fraternités

- Révision des statuts de l'ICLDF et de ses principales responsabilités
- Révision des engagements de l'ICLDF selon les Actes du IIIème Congrès International du Laïcat Dominicain (Fatima, 2018).
- Processus de mise à jour des statistiques des fraternités et des membres dans chacune des régions.
- Rapport financier à partir de décembre 2019.



54E JOURNÉE MONDIALE DES COMMUNICATIONS SOCIALES

Message du Pape François pour la 54e journée mondiale des communications sociales

24 Janvier 2020

« Afin que tu puisses raconter à ton fils et au fils de ton fils » (Ex. 10, 2).
La vie se fait Histoire.

Je veux consacrer le Message de cette année au thème de la narration, parce que je crois que, pour ne pas s'égarer, nous avons besoin de respirer la vérité des bons récits : des récits

qui construisent, et non qui détruisent; des récits qui aident à retrouver des racines et la force d'aller de l'avant ensemble. Dans la confusion des voix et des messages qui nous entourent,

nous avons besoin d'un récit humain, qui parle de nous et de la beauté qui nous habite. Un récit qui sache regarder le monde et les événements avec tendresse ; qui raconte que nous

faisons partie d'un tissu vivant ; qui révèle

l'entrelacement des fils par lesquels nous sommes

rattachés les uns aux autres.

1. Tisser des récits

L'homme est un être narrateur. Dès notre plus jeune âge, nous avons faim de récits comme nous avons faim de nourriture. Qu'ils soient sous forme de fables, de romans, de films, de chansons, de nouvelles ... les récits affectent nos vies, même si nous n'en sommes pas conscients. Nous décidons souvent ce qui est bien ou mal en fonction des personnages et des récits que nous avons assimilés. Les récits nous marquent, façonnent nos convictions et nos comportements, ils peuvent nous aider à comprendre et à dire qui nous sommes.

L'homme n'est pas seulement le seul être qui ait besoin de vêtements pour couvrir sa vulnérabilité (cf. Gn 3, 21), mais il est aussi le seul qui ait besoin de se raconter, de "se revêtir" d'histoires pour protéger sa vie. Nous

tissons non seulement des vêtements, mais aussi des récits : en effet, la capacité humaine à "tisser" conduit à la fois aux tissus et aux textes. Les récits de tous les temps ont un "cadre" commun : la structure prévoit des "héros", même quotidiens, qui, pour poursuivre un rêve, affrontent des situations difficiles, combattent le mal, stimulés par une force qui les rend courageux, celle de l'amour. En nous immergeant dans les récits, nous pouvons retrouver des motivations héroïques pour faire face aux défis de la vie.

L'homme est un être narrateur parce qu'il est un être en devenir, qui se découvre et s'enrichit dans la trame de ses jours. Mais, depuis les origines, notre récit est menacé : le mal s'insinue dans l'histoire.

2. Tous les récits ne sont pas bons

« Si vous mangez, vous deviendrez comme Dieu » (cf. Gn 3, 4) : la tentation du serpent insère dans la trame du récit un nœud difficile à défaire. "Si tu possèdes, tu

deviendras, tu atteindras...", murmurent encore aujourd'hui ceux qui se servent du dit storytelling pour instrumentaliser. Combien de récits nous intoxiquent, en nous persuadant

que, pour être heureux, nous aurions constamment besoin d'avoir, de posséder, de consommer. Nous ne réalisons pratiquement pas à quel point nous devenons avides de tapages et de commérages ; nous consommons tant de violence et de fausseté. Souvent sur les toiles de la communication, au lieu de récits constructifs, qui sont un vecteur de liens sociaux et de tissu culturel, des récits destructeurs et offensants sont élaborés, détruisant et brisant les fils fragiles de la cohabitation. En rassemblant des informations non vérifiées, en répétant des discours insignifiants et faussement persuasifs, en blessant avec des propos de haine, on ne tisse pas l'histoire humaine, mais on dépouille l'homme de sa dignité.

Cependant, tandis que les récits instrumentalisés et utilisés à des fins

3. Le Récit des récits

L'Écriture Sainte est le Récit des récits. Combien d'événements, de peuples, de personnes nous présente-t-elle! Elle nous montre dès le début un Dieu qui est créateur et en même temps narrateur. En effet, il prononce sa Parole et les choses existent (cf. Gn 1). A travers sa narration, Dieu appelle les choses à la vie et, au sommet, il crée l'homme et la femme comme ses interlocuteurs

de domination ont la vie courte, un bon récit est capable de transcender les frontières de l'espace et du temps. Des siècles plus tard, il reste pertinent, parce qu'il nourrit la vie.

À une époque où la falsification devient de plus en plus sophistiquée, atteignant des niveaux exponentiels (le deepfake), nous avons besoin de sagesse pour accueillir et créer de beaux, de vrais et de bons récits. Nous avons besoin de courage pour repousser ceux qui sont faux et mauvais. Nous avons besoin de patience et de discernement pour redécouvrir des récits qui nous aident à ne pas perdre le fil au milieu des nombreuses afflictions d'aujourd'hui; des récits qui remettent en lumière la vérité de ce que nous sommes, jusque dans l'héroïsme ignoré de la vie quotidienne.

libres, générateurs de récits avec lui. Dans un Psaume, la créature raconte au Créateur : « C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère. Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis [...] Mes os n'étaient pas cachés pour toi quand j'étais façonné dans le secret, modelé aux entrailles de la terre » (Ps 138 (139), 13-15). Nous ne sommes pas nés accomplis, mais nous

avons besoin d'être constamment "tissés" et "brodés". La vie nous a été donnée comme une invitation à continuer à tisser cette "étonnante merveille" que nous sommes.

En ce sens, la Bible est la grande histoire d'amour entre Dieu et l'humanité. Au centre se trouve Jésus : son histoire porte à son accomplissement l'amour de Dieu pour l'homme et en même temps l'histoire d'amour de l'homme pour Dieu. Ainsi l'homme sera appelé, de génération en génération, à raconter et à fixer dans la mémoire les épisodes les plus significatifs de ce Récit des récits, ceux qui sont capables de communiquer le sens de ce qui s'est advenu.

Le titre de ce Message est tiré du livre de l'Exode, un récit biblique fondamental où l'on voit Dieu intervenir dans l'histoire de son peuple. En effet, lorsque les enfants d'Israël asservis crient vers lui, Dieu écoute et se souvient : « Dieu entendit leur plainte ; Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Dieu regarda les fils d'Israël, et Dieu les reconnut » (Ex 2, 24-25). De la mémoire de Dieu survient la libération de l'oppression, s'accomplissant à travers des signes et des prodiges. C'est à ce moment-là que le Seigneur donne à Moïse le sens de tous ces signes : « afin que tu

puisses raconter et fixer dans la mémoire de ton fils et du fils de ton fils quels signes j'ai accomplis. Alors, vous saurez que je suis le Seigneur! » (Ex 10, 2). L'expérience de l'Exode nous enseigne que la connaissance de Dieu se transmet avant tout en racontant, de génération en génération, comment il continue à être présent. Le Dieu de la vie se communique en racontant la vie.

Jésus lui-même parlait de Dieu, non pas avec des discours abstraits, mais avec des paraboles, des récits courts, tirés de la vie quotidienne. Ici, la vie devient récit et ensuite, pour l'auditeur, le récit prend vie : cette narration entre dans la vie de celui qui l'écoute et la transforme.

Même les évangiles, ce n'est pas un hasard, sont des récits. Alors qu'ils nous informent sur Jésus, ils nous "performent"¹ à Jésus, ils nous conforment à lui : l'Évangile demande au lecteur de participer à la même foi afin de partager la même vie. L'Évangile de Jean nous dit que le Narrateur par excellence - le Verbe, la Parole - s'est fait narration : « Le Fils Unique engendré, lui qui est Dieu, lui qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a raconté » (Jn 1, 18). J'ai

¹Cf. Benoît XVI, Lettre enc. *Spe salvi*, n. 2 : « Le message chrétien n'était pas seulement « informatif », mais « performatif ». Cela signifie que l'Évangile n'est pas uniquement une communication d'éléments que l'on peut connaître, mais une communication qui produit des faits et qui change la vie. »

utilisé le terme "raconté" parce que l'original exeghésato peut être traduit par "révélé" ou "raconté". Dieu s'est personnellement inséré dans notre humanité, nous donnant ainsi une nouvelle façon de tisser nos récits.

4. Une histoire qui se renouvelle

L'histoire du Christ n'est pas un patrimoine du passé, c'est notre histoire, toujours actuelle. Elle nous montre que Dieu a pris à cœur l'homme, notre chair, notre histoire, au point de se faire homme, chair et histoire. Il nous dit aussi qu'il n'y a pas d'histoires humaines insignifiantes ou petites. Après que Dieu s'est fait histoire, chaque histoire humaine est, en un certain sens, l'histoire divine. Dans l'histoire de chaque homme, le Père revisite l'histoire de son Fils descendu sur terre. Chaque histoire humaine a une dignité inviolable. Par conséquent, l'humanité mérite des récits qui soient à sa hauteur, à cette hauteur vertigineuse et fascinante à laquelle Jésus l'a élevée.

« De toute évidence – écrit saint Paul – vous êtes cette lettre du Christ, écrite non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non pas, comme la Loi, sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs. » (2 Co 3, 3). L'Esprit Saint, l'amour de Dieu, écrit en nous.

Et en écrivant ainsi en nous, il fixe le bien et nous le rappelle. Rappeler signifie en fait reporter au cœur, "écrire" sur le cœur. Par l'œuvre de l'Esprit Saint, chaque histoire, même la plus oubliée, même celle qui semble écrite sur les lignes les plus tordues, peut devenir inspirée, peut renaître comme un chef-d'œuvre, en devenant un prolongement de l'Évangile. Comme les Confessions d'Augustin. Comme le Récit du Pèlerin d'Ignace. Comme l'Histoire d'une âme de Thérèse de l'Enfant Jésus. Comme Les Fiancés, comme les Frères Karamazov. Comme d'innombrables autres récits, qui ont admirablement mis en scène la rencontre entre la liberté de Dieu et celle de l'homme. Chacun de nous connaît diverses histoires qui ont une odeur d'Évangile, qui ont témoigné de l'Amour qui transforme la vie. Ces histoires réclament d'être partagées, racontées, pour les faire vivre en tout temps, avec tout langage, par tous les moyens.

5. Une histoire qui nous renouvelle

Dans chaque grand récit, notre histoire entre en jeu. En lisant l'Écriture, les histoires des saints, ainsi que ces textes qui ont su lire l'âme humaine et mettre en lumière sa beauté, l'Esprit Saint est libre d'écrire dans nos cœurs, en renouvelant en nous la mémoire de ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Quand nous faisons mémoire de l'amour qui nous a créés et sauvés, quand nous mettons de l'amour dans nos récits quotidiens, quand nous tissons de miséricorde la trame de nos jours, alors nous tournons la page. Nous ne restons plus attachés aux regrets et aux tristesses, reliés à une mémoire malade qui emprisonne nos cœurs mais, en nous ouvrant aux autres, nous nous ouvrons à la vision même du Narrateur. Raconter à Dieu notre histoire n'est jamais inutile : même si la chronique des événements reste inchangée, le sens et la perspective changent. Se raconter au Seigneur, c'est entrer dans son regard d'amour compatissant envers nous et envers les autres. Nous pouvons lui raconter les histoires que nous vivons, porter les personnes, confier les situations. Nous pouvons avec lui reprendre le tissu de la vie, en recousant les ruptures et les déchirures. Combien en avons-nous besoin, tous !

Avec le regard du Narrateur – le seul qui a l'ultime point de vue – nous nous approchons ensuite des protagonistes, nos frères et sœurs, acteurs à côté de nous de l'histoire d'aujourd'hui. Oui, parce que personne n'est un figurant sur la scène mondiale et l'histoire de chacun est ouverte à un possible changement. Même lorsque nous racontons le mal, nous pouvons apprendre à laisser de l'espace à la rédemption, nous pouvons aussi reconnaître, au milieu du mal, le dynamisme du bien et lui faire de la place.

Il ne s'agit donc pas de poursuivre la logique du storytelling, ni de faire ou de se faire de la publicité, mais de se souvenir de ce que nous sommes aux yeux de Dieu, de témoigner de ce que l'Esprit écrit dans les cœurs, de révéler à chacun que son histoire contient d'étonnantes merveilles. Pour ce faire, confions-nous à une femme qui a tissé l'humanité de Dieu dans son sein et, comme le dit l'Évangile, elle a tissé avec tout ce qui lui arrivait. La Vierge Marie a, en effet, tout conservé, méditant dans son cœur (cf. Lc 2,19). Demandons-lui de l'aide, elle qui a pu défaire les nœuds de la vie avec la douce force de l'amour :

O Marie, femme et mère, tu as tissé dans ton sein la Parole divine, tu as raconté avec ta vie les œuvres magnifiques de Dieu. Écoute nos histoires, conserve-les dans ton cœur, et fais aussi tiennes ces histoires que personne ne veut entendre. Apprends-nous à reconnaître le bon fil qui guide l'histoire. Regarde les nœuds dans lesquels notre vie s'est emmêlée, paralysant notre mémoire.

Avec tes mains délicates chaque nœud peut être défait. Femme de l'Esprit, mère de la confiance, inspire-nous aussi. Aide-nous à édifier des histoires de paix, des histoires d'avenir. Et indique-nous le chemin à parcourir ensemble.

Donné à Rome, près de Saint Jean de Latran, le 24 janvier 2020, Mémoire de Saint François de Sales

Franciscus

La Famille Dominicaine dans IDI

Familia Dominicana est la nouvelle section du site web de l'IDI :



<https://idi.op.org/newsletters-from-dominican-family/>

Le bulletin IDI de la Famille dominicaine a ouvert une nouvelle section dans sa page web "Famille dominicaine" afin d'accueillir les revues et bulletins provinciaux de la Famille dominicaine dans le monde. Si vous avez un magazine ou un bulletin que vous souhaitez partager avec le monde entier, veuillez écrire à idi@curia.op.org pour coordonner ce processus. Notre objectif est de "Faire connaître l'Ordre à l'Ordre".

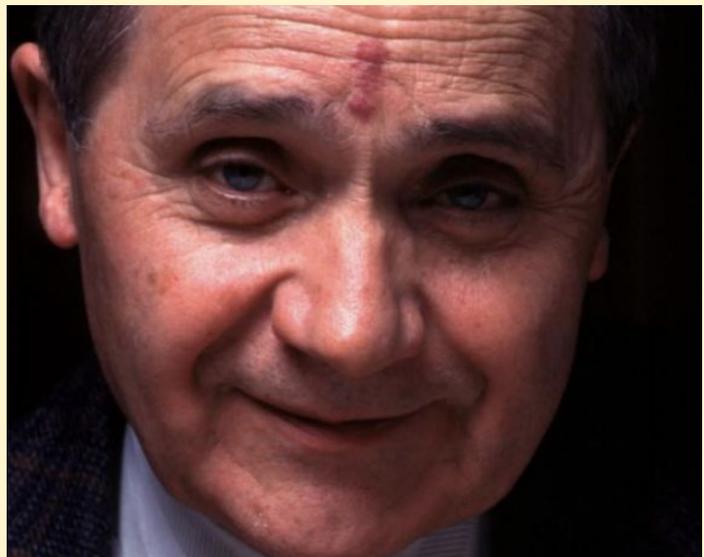


*Fraternellement,
Javier ABANTO SILVA
Directeur IDI*

*Curia Generalizia Frati Domenicani
idi@curia.op.org*

UN GRAND MISSIONNAIRE RETOURNE AUPRES DU PÈRE

Le père Bertrand René Luneau est né le 16 mars 1932 et est décédé le 16 avril 2020 à l'âge de 88 ans. Après avoir passé son baccalauréat en 1950, il s'est engagé au grand séminaire du diocèse de Nantes. En 1951, il entre au noviciat de la province dominicaine de Lyon à Angers et prononce ses vœux simples le 22 septembre 1952. Il est ordonné prêtre le 23 juillet 1959. Entre 1961 et 1963, il entreprend des études en vue d'une formation en sociologie et ethnologie africaine. En 1963, il est affecté au couvent des Dominicains de Dakar, au Sénégal, situé en face de l'université Cheikh Anta Diop.



Il y obtient un certificat en sociologie générale, puis en 1967, une licence en histoire africaine. Par la suite, il se rendit fréquemment et séjourna souvent chez les Bambara au Mali et chez les habitants du village de Beleko où il étudia le mariage traditionnel. Cela a conduit à la rédaction de sa thèse de doctorat : Les Chemins de la Noce. Les femmes et le mariage dans la société rurale du Mali, (3 vol., 712 pages). Sociologue et ethnologue, il est l'auteur et le co-auteur de nombreux livres et articles sur les peuples et les cultures africaines tels que :

- La Terre africaine et ses religions en 1969 ;
- Chants de femmes au Mali, 1981 ;

- Les religions d'Afrique noire, Textes et traditions sacrés, Paris, Fayard'Denoel, 1969,
- Voici le temps des héritiers, Eglises d'Afrique et voies nouvelles, Karthala, 1981 (en collab. avec P. Ladeière et al);
- Les Evêques d'Afrique parlent, 1969'1992,
- Documents pour le Synode africain, Centurion, 1992) en collab. Avec Chezaet H. Dorroitte) ; pour n'en citer que quelques-uns.

En 1981, alors qu'il vivait en France, il a lancé un bulletin de 4 à 8 pages intitulé Afrique et Monde dont les 104 numéros ont été distribués de novembre 1981 à septembre 2015. Son but était de promouvoir une meilleure connaissance des peuples africains et de leurs coutumes. Bien qu'il ait quitté Dakar pour Paris, on peut dire que son esprit était toujours en Afrique, car il s'efforçait de maintenir le contact avec les correspondants, les communautés et les personnes individuelles qu'il rencontrait pendant ses années d'études et de ministère en Afrique, et plus tard, lors de ses voyages à travers l'Afrique. Il a été décrit comme un prédicateur chaleureux et captivant qui a su faire partager à son auditoire son expérience de l'Afrique et sa réflexion sur l'Église et la vie chrétienne. Un autre missionnaire dominicain au couvent d'Abidjan, le frère Michel Ropers, OP, a écrit à propos de frère Bertrand en 1997 : "Je voudrais souligner le travail que Bertrand Luneau a fait pendant et après son séjour à Dakar, pour suivre les événements et la vie en Afrique et pour donner une voix aux Africains qui ont pour but de servir l'Église sur ce continent". Il s'est rendu en Afrique en tant que missionnaire non pas pour dénoncer la vie et la culture des gens, mais plutôt pour observer plus profondément, ce qui l'a amené à témoigner de l'attrait de la culture africaine. Il a décidé d'étudier la vie et la culture des gens, de mettre en évidence leur beauté et leur simplicité, et bien sûr, leurs défis. En tant que missionnaire, son but n'était pas seulement d'apporter l'Évangile aux Africains, mais aussi d'amener les autres peuples du monde à comprendre et à apprécier ces peuples traditionnels d'Afrique, d'où les nombreux livres et articles sur l'Afrique qu'il a laissés derrière lui. Puissions-nous honorer son engagement envers les peuples africains.

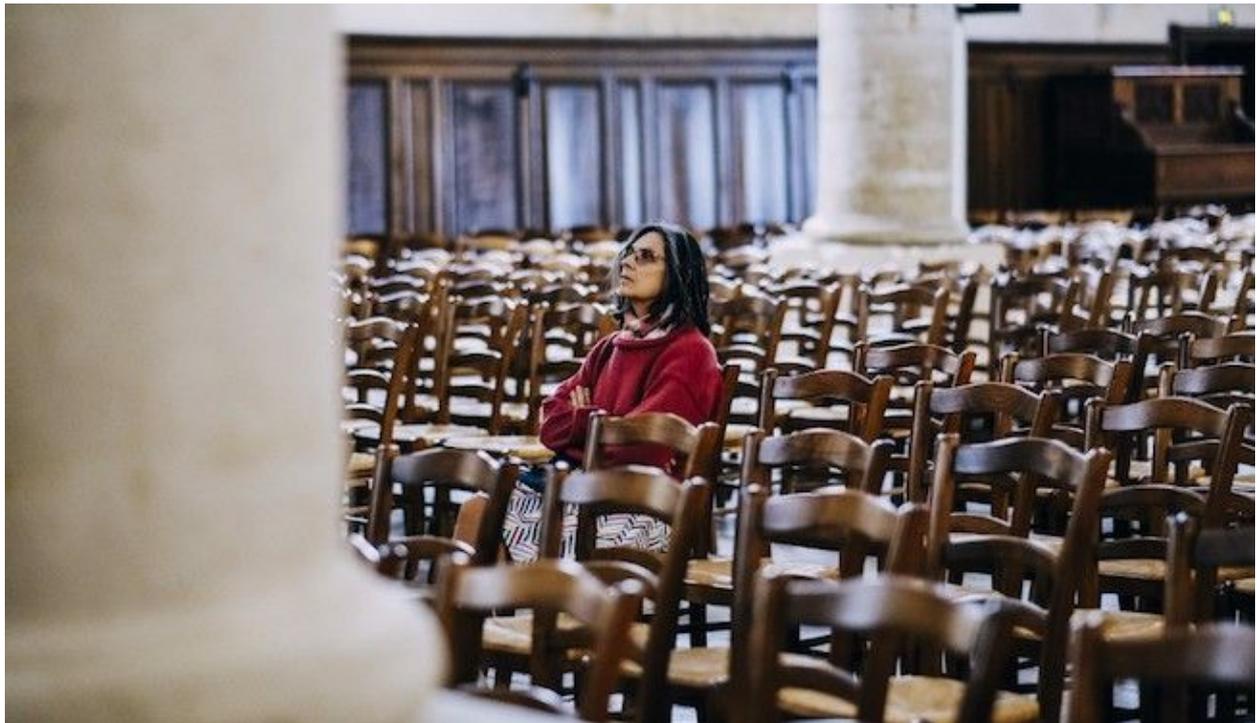
Que le Seigneur lui accorde la récompense de son travail en compagnie des Saints. Que l'âme du frère Bertrand Luneau et toutes les âmes des fidèles disparus, par la miséricorde de Dieu, reposent en paix.

fr. Charles UKWE, op



QUELLES PISTES CONCRÈTES POUR ORGANISER LA REPRISE DES MESSES ?

*Comment permettre à la vie liturgique avec présence des fidèles de reprendre dans les églises ?
Le prieur de la Province de Toulouse des Dominicains,
Olivier de Saint Martin, avance plusieurs mesures
pratiques pour une ré-ouverture des églises avec des
rassemblements respectueux des mesures sanitaires.*



25/04/2020

Depuis le 15 mars dernier, l'État a restreint certaines de nos libertés et c'est ainsi que les célébrations publiques dans les églises ont été suspendues. Il était normal de se soumettre à cette décision prise dans l'urgence face à un risque sanitaire. Saint Paul ordonne d'ailleurs « que chacun se soumette aux autorités en charge » (Rm 13, 1). Le temps du carême se prêtait bien à l'exercice, au

2. Il faudra multiplier les messes, quitte à appeler à la rescousse des religieux ! Entre deux célébrations dans la même journée, on prendra le temps de nettoyer l'église. Pour éviter l'afflux de fidèles sur une même messe, nous pourrions lancer des « inscriptions » à l'occasion d'un de ces messages qui prend des nouvelles de chacun. Comme nous ne connaissons pas tout le monde, on garderait quelques places pour les invités surprises...

3. On veillera à un plan de circulation dans l'église pour éviter que les gens ne se croisent. Il y a trois moments importants : l'arrivée, la communion, le départ. De même, on gardera les portes toujours ouvertes (et cela leur fera du bien !).

4. La célébration se fera selon des normes que nous connaissons : lavage des mains du célébrant avant de donner la communion, protection des hosties par une pâle pendant la prière eucharistique, pas de baiser de paix, communion dans la main. On attendra trois jours avant de compter la quête ou on le fera avec des gants.

5. Des équipes (qui existent souvent déjà) seront constituées et renforcées : accueil, ménage (avec tenue ad-hoc), pilotage (évaluation, ...).

6. En fin de célébration, des annonces pourront mettre en valeur les lieux de soutien (de tous ordres) qui permettront au plus grand nombre de trouver réconfort et aide dans ces temps difficiles, sans oublier ceux et celles qui ne seraient pas venus. Nous ressortirons plus unis, nous (re)découvrant membres d'une même société, l'Église et au-delà. Vivant à nouveau de l'eucharistie, nous sortirions à la rencontre de ceux et celles qui en ont le plus besoin parce qu'ils souffrent de la crise engendrée par le Covid-19. Et toutes les mesures sanitaires mises en place trouveraient tout leur sens !

Ces mesures peuvent parfaitement être en place pour le dimanche 17 mai. Elles garantissent une sécurité sanitaire bien au-delà de ce que nous trouverons dans la plupart des lieux où nous serons amenés à nous côtoyer dans les prochains mois. Nous sommes prêts, force de proposition. Les entreprises, les transports en commun, les établissements scolaires ainsi que la plupart des commerces seront fonctionnels. Nous sommes prêts à l'être avec les mêmes normes.

Olivier de Saint Martin, o.p.



THÉODULE ET LE VIRUS

Corona de spinis («on tressa pour lui une couronne d'épines» Mt 27, 29)

Corona gloriae («vous êtes pour moi une couronne de gloire» S. Paul 1 Th. 2, 19)

Théodule: Père Anselme, je viens vous demander conseil. Je suis très décontenancé par cette histoire d'épidémie. J'en viens à me demander si ce n'est pas le Diable en personne qui agit!

Père Anselme: Mon cher Théodule, pour troublante que soit cette situation, il ne me semble pas opportun de mettre le diable dans le coup. Le diable a bon dos dès que quelque chose ne tourne pas rond.

Théodule: Si ce n'est pas le diable, ce qui arrive est tout de même diabolique. On en vient même à fermer les églises. Moi qui croyais qu'en temps de crise on multipliait les prières pour demander à Dieu son secours et pour armer les fidèles de courage. Suis-je naïf?

Père Anselme: Il est vrai qu'il faut redoubler de prière, non seulement en raison de l'épidémie chinoise, mais surtout pour tous nos frères chrétiens qui, de par le monde, subissent des outrages bien pires qu'une épidémie du fait de l'oppression à laquelle ils sont soumis de la part des ennemis de l'évangile. Plutôt que de penser au diable tu peux tirer de cette situation un utile enseignement.

Théodule: Mais alors qu'en penser?

Père Anselme: Il me semble que nous pouvons tirer de la situation actuelle une utile réflexion sur les méthodes. La méthode à suivre en temps d'épidémie est à l'opposé de celle qui faut suivre au service de l'évangile. Comme on parle beaucoup de la transmission du virus, l'occasion nous est donnée de nous demander comment se transmet l'évangile.

Théodule: Transmission, tradition ou propagation?

Père Anselme: Les trois. Et comme dans tous les domaines ce qui peut servir le bien peut aussi servir le mal.

Théodule: Vous avez l'art de ménager le suspens.

Père Anselme: Si tu veux. Mais essayons de lire entre les lignes. Comment se transmet l'évangile? Il se transmet comme le virus: de personne à personne. C'est toujours une personne qui parle à une personne. Tout a commencé avec Jésus qui venant d'auprès du Père parle du Père à ceux qu'il aborde. Ainsi les premiers disciples, André, Pierre, Jacques et Jean, la Samaritaine et les autres. Ceux-ci à leur tour vont transmettre à d'autres personnes ce qu'ils ont entendu.

Théodule: Saint Jean au début de son évangile décrit minutieusement cette succession d'appels, l'un appelle l'autre, qui transmet au suivant.

Père Anselme: Exactement. Et c'est là que, faute de voir le diable, on peut du moins découvrir sa méthode.

Théodule: Voilà qui devient intéressant. Et quelle est cette méthode?

Père Anselme: Cette méthode est très clairement détaillée dans le livre de l'Apocalypse. Dans ce livre inspiré on voit qu'il y a un opposant au Christ et à ses fidèles. On l'appelle le Dragon. Sa méthode est double: d'une part il essaye de décourager les fidèles en leur faisant peur. Là où Jésus n'est que douceur, lui n'est que violence. Là où Jésus est toute tendresse, lui est toute cruauté. D'autre part, il singe tout ce qui vient de Dieu, car il voudrait qu'on le prenne pour Dieu.

Théodule: C'est-à-dire?

Père Anselme: Il faudrait lire le texte en détail. Je ne te donne que quelques indices. Là où Dieu, par les prophètes, interrogeait en disant: Qui est comme moi? L'ennemi lance aussi un défi en demandant: Qui est comme moi?

Théodule: C'est un peu fort!

Père Anselme: Oui, mais on s'y laisse prendre. Et il n'y a pas que ça. De même que Jésus marque ses disciples d'un signe indélébile par le baptême et la confirmation, le Dragon fait aussi marquer ses disciples d'un signe de reconnaissance, promettant de gros bénéfices à ceux qui auront accepté cette marque. Le message de Jésus est d'aller les uns vers les autres, de tendre la

main, de s'embrasser ou de se donner l'accolade. Celui du Dragon est au contraire de se méfier les uns des autres, de porter sur son voisin un regard suspicieux en le soupçonnant d'être porteur d'un mal sournois qu'il pourrait transmettre et qui tue.

Théodule: Ainsi son message pourrait être: méfiez-vous les uns des autres. Ne vous approchez pas trop des autres, ils sont dangereux. Ne vous rassemblez pas, vous pourriez attraper la ma le mort.

Père Anselme: On pourrait continuer à trouver des tas de signes. Par exemple: le geste de Pilate de se laver les mains est tout un symbole. Pilate se lave les mains pour montrer qu'il ne se mêle pas de l'affaire, lui qui aurait dû au contraire s'y impliquer au titre de sa charge et de ses responsabilités. Eh bien l'ennemi vous dit : lavez-vous les mains! C'est clair. Il faut se méfier tous azimuts. C'est comme s'il disait: il faut vous en laver les mains.

Théodule: Évidemment ce n'est qu'une image!

Père Anselme: En effet. Les images ne sont que des images. Mais le message est clair : là où Jésus dit: aimez-vous les uns les autres, le Tentateur dit : gardez-vous les uns des autres. Là où Jésus exhorte à l'unité, comme son Père et lui ne sont qu'un, le tentateur exhorte à l'individualité : restez deux, c'est

plus prudent. Chacun chez soi, et le moins de contacts possibles pour être sauvés. On pourrait continuer.

Théodule: Finalement cette épidémie est une parabole!

Père Anselme: Disons plutôt: qui veut bien le voir, peut en tirer une parabole.

Théodule: Merci, Père Anselme. J'en retiens que la foi est contagieuse. Elle se transmet de personne à personne. Elle crée des liens d'amour et change le regard sur les autres. Voilà qui est divin.

frère Alain Quilici, o. p.

ALLONS-NOUS TIRER LES LEÇONS DE LA PANDÉMIE ?

Célébration de la semaine "Laudato Si" à l'époque de Covid-19

du 16 au 24 mai 2020



Soucieux que le cri de la terre et le cri des pauvres restent souvent inaudibles, le pape François a invité les communautés catholiques du monde entier à marquer le cinquième anniversaire de sa lettre encyclique, *Laudato Si'* : Sur la sauvegarde de la maison commune, avec une semaine d'événements du 16 au 24 mai 2020.

Première encyclique entièrement consacrée à l'environnement, *Laudato Si'* a fait entrer l'Église dans le domaine de la préoccupation environnementale. Elle a contribué de manière substantielle à la prise de conscience écologique à une époque où, comme le dit le pape François, la terre commençait à ressembler de plus en plus à "un

l'agriculture animale". Butler, végétalien depuis l'âge de six ans et arrière-petit-fils du leader américain du travail et des droits civils Cesar Chavez, a souligné la grande quantité d'émissions de gaz à effet de serre que produit l'agriculture animale. Elle a décrit les avantages en termes de terre, de santé et de sécurité alimentaire que peuvent apporter les régimes alimentaires à base de plantes. La campagne Million Dollar Vegan, une organisation qui sensibilise à la façon dont ce que nous mangeons est lié à la faim dans le monde, à la déforestation et à la perte d'espèces, a proposé de donner un million de dollars à une organisation caritative choisie par Francis s'il acceptait la proposition de Genesis.

Le pape François a décliné l'offre. Au lieu de cela, par l'intermédiaire d'un fonctionnaire du Vatican, il l'a remerciée de son souci pour la terre et lui a envoyé ses prières et sa bénédiction. Dans *Laudato Si'*, il a fait grand cas de la nécessité d'entrer en dialogue avec tous les peuples. Il semble dommage qu'il ait choisi de ne pas entrer en dialogue avec Genesis Butler.

Laudato Si' parle de la relation des êtres humains avec le reste de la création, qui est au cœur de la demande de la Genèse. Il est

également au cœur de la pandémie Covid-19 qui se propage actuellement dans le monde. Reconnaisant que la vision traditionnelle de la domination - selon laquelle les animaux n'ont de valeur que dans la mesure où ils sont destinés à l'usage humain - a parfois conduit à l'exploitation de la nature, le pape François rejette avec force la "domination absolue" des êtres humains sur d'autres créatures, arguant que domination signifie "intendance responsable". L'intendance, reflétée dans le sous-titre de l'encyclique, *Sur la sauvegarde de la maison commune*, soutient que Dieu a confié aux êtres humains la responsabilité de prendre soin de la création de Dieu en tant qu'intendants ou gardiens. L'intendance est actuellement populaire dans les cercles chrétiens mais a été critiquée par d'autres comme "dominion lite" (domination légère). En revanche, le paradigme de l'interconnexion considère les êtres humains non pas comme étant au-dessus ou à l'écart des autres organismes vivants, mais comme faisant partie d'une vaste communauté écologique de formes de vie interdépendantes, toutes composées des mêmes éléments et toutes dotées de sacralité. *Laudato Si'* affirme que tout est effectivement interconnecté,

observant qu'à notre époque, "l'Église ne se contente pas de déclarer que les autres créatures sont complètement subordonnées au bien des êtres humains, comme si elles n'avaient aucune valeur en elles-mêmes et pouvaient être traitées comme nous le souhaitons".

La théologie traditionnelle de la domination fait appel au mandat donné dans le livre de la Genèse aux êtres humains pour "dominer" la terre (1:28), pour "la cultiver et la garder" (2:15). Cependant, on oublie généralement que ce mandat exclut spécifiquement l'abattage d'animaux pour l'alimentation (1:29 et 2:9,16).

Ce n'est que dans le monde post-inondation, comme concession à la faiblesse humaine, que Dieu se plie et permet aux humains de tuer des animaux pour se nourrir (9:1-6). Mais cela a un prix terriblement élevé. L'harmonie entre les humains et les animaux sera détruite, et les êtres humains seront désormais "la terreur et l'effroi" des animaux. À notre époque, tout cela a dégénéré en ce que Genesis Butler espérait qu'un jeûne de carême papal porterait à l'attention du monde : l'agriculture animale. L'agriculture animale comprend l'industrie de la viande, avec ses fermes industrielles et ses abattoirs ; l'industrie laitière,



qui maintient les vaches pratiquement continuellement en gestation et les oblige à produire dix fois plus de lait qu'elles n'en produiraient naturellement en manipulant leur nourriture et leurs hormones ; l'industrie des œufs, qui confine les poules en batterie toute leur vie dans de minuscules cages en fil de fer ; et l'industrie de la pêche, où la surpêche amène les populations de poissons au point de s'effondrer. En outre, l'agriculture animale a de graves répercussions sur l'environnement et sur le changement climatique. Il s'agit notamment des émissions de gaz à effet de serre, de la destruction des forêts tropicales, de l'extinction des espèces, des zones mortes dans les océans, de la pollution de l'eau et de la destruction des habitats. L'agriculture animale est également une question de justice, car si l'on mettait fin ou si l'on réduisait l'élevage de milliards d'animaux pour fournir de la viande aux personnes aisées, la nourriture cultivée pour nourrir le "bétail" pourrait être détournée pour nourrir le milliard de pauvres dans le monde qui souffrent de la faim chaque jour.

L'agriculture animale comprend les marchés humides d'Asie et les marchés de viande de brousse d'Afrique. Dans le premier, des dizaines d'espèces animales - chats,

civettes, ours, serpents, chauves-souris, lézards, poulets, canards, rats, poissons, pangolins, salamandres, autruches, porcs-épics, entre autres - sont entassées dans des cages si minuscules qu'elles peuvent à peine bouger. Ils sont abattus à la demande pour les clients. Les cages sont empilées les unes sur les autres. Les animaux sont couchés dans les excréments les uns des autres ; la viande de boucherie est suspendue à l'air libre. Les animaux sont entourés par la vue, les sons et les odeurs de la mort. Ils sont très stressés. Leur système immunitaire est affaibli. Les conditions d'hygiène déplorables constituent un terrain idéal pour la propagation d'un virus. Lorsque les êtres humains manipulent, abattent et mangent ces créatures, ou les utilisent en médecine traditionnelle, le virus se propage aux êtres humains - comme cela s'est produit avec le nouveau virus corona qui a engendré la pandémie Covid-19, et comme cela s'est produit avec d'autres zoonoses telles que le SRAS, le MERS, l'Ebola, la fièvre de la vallée du Rift, le virus du Nil occidental, le virus Zika, le virus Nipah et, bien sûr, le SIDA. La quête de viande par l'homme est le principal moteur de la propagation de ces maladies qui tuent des millions de personnes. Et, comme

pour le changement climatique, ce sont les pauvres qui souffrent le plus.

Cependant, nous ne devons pas nous bercer d'illusions en pensant que les maladies infectieuses ne se trouvent que sur les marchés humides d'Asie et les marchés de viande de brousse d'Afrique. Partout dans le monde, les animaux d'élevage sont maintenus dans des conditions tout aussi anormales. Dans les exploitations d'élevage industrialisées, d'où proviennent la plupart de nos viandes, de notre lait et de nos œufs, les conditions sont également propices à la propagation d'agents pathogènes virulents. Les animaux sont gavés d'antibiotiques pour réduire la propagation des virus, ce qui ouvre la voie à des superbactéries résistantes aux antibiotiques pour infecter les êtres humains. Des stéroïdes et des hormones de croissance sont ajoutés aux aliments pour animaux ou injectés directement aux animaux, pour les faire grandir anormalement vite. Les pattes des poulets deviennent incapables de supporter leur poids corporel. La majorité des porcs abattus sont atteints de pneumonie. Ces opérations sont également des bombes à retardement écologiques. Pour nous protéger contre le virus corona, nous pratiquons la

distanciation sociale et isolons les malades. On nous dit de réduire le stress et de faire de l'exercice. Pourtant, nous sommes surpris que les maladies se développent chez les animaux lorsque nous les forçons à vivre dans des cages, des parcs d'engraissement et des caisses de gestation, de sorte qu'ils vivent les uns sur les autres, qu'ils sont très stressés et que leur système immunitaire est supprimé.

Malgré le souci de Laudato Si' de faire entendre le cri de la terre, l'encyclique ne mentionne pas autant l'agriculture animale, ni même l'une des causes du changement climatique. Elle parle plutôt de la domestication des animaux comme d'une "pratique universellement acceptée". Francis parle avec force de la nécessité de "rejeter avec force ... la domination absolue des êtres humains sur les autres créatures", mais il ne peut y avoir de forme plus absolue de domination sur les animaux que de les tuer et de les manger. Le fait que le pape François ne comprenne pas ce qu'un militant de douze ans comprend, est illustré non seulement par sa réponse boiteuse à son plaidoyer, mais aussi par sa présentation de copies reliées en cuir de Laudato Si' à ses visiteurs, tout comme l'acteur et environnementaliste Leonardo

DiCaprio le 28 janvier 2016. L'ironie lui échappe.

Certains disent que le virus corona est la rébellion de la nature. Mère Nature veut que nous arrêtons de tuer, de consommer et de brûler, sinon elle va se dresser contre nous et se défendre. Reprenant un proverbe espagnol selon lequel Dieu pardonne toujours, l'homme pardonne parfois mais la nature ne pardonne jamais, le pape François lui-même a réfléchi à ces possibilités dans son récent message pour la Journée de la Terre, le 22 avril. Et c'est ainsi que nous nous considérons comme les victimes. Nous sommes attaqués par un virus impitoyable qui nous enferme, perturbe notre mode de vie, fait s'effondrer nos systèmes de santé et détruit nos économies.

Mais c'est le contraire qui est vrai. Les scientifiques nous disent que la nature est notre alliée, et non notre ennemie. La nature nous protège contre les pandémies, si nous la laissons faire. Mais depuis des décennies, nous supprimons les barrières protectrices entre nous et les animaux porteurs d'agents pathogènes. La vérité n'est pas que les animaux et leurs sales microbes envahissent notre sphère humaine, mais que nous envahissons la leur. Nous nous emparons de vastes

zones de la terre, réduisant les habitats naturels des animaux vivant en liberté, alors que nous transformons des zones telles que de vastes étendues de forêt tropicale amazonienne en pâturages pour le bétail que nous transformons en viande. Avec la construction de routes, l'exploitation minière, la chasse et l'exploitation forestière, nous supprimons les zones tampons qui nous protègent. Notre destruction de la biodiversité crée les conditions propices à de nouveaux virus et maladies comme le Covid-19. Toutes les espèces, y compris les humains, sont pleines de microbes, mais s'ils restent dans les corps dans lesquels ils ont évolué, ils ne provoquent pas de maladies. Le virus Ebola et le coronavirus ne provoquent pas de maladie chez les chauves-souris. Ils provoquent des maladies chez les humains parce qu'ils sont nouveaux pour nous. Notre corps est pour eux un nouvel habitat dans lequel ils peuvent se propager. Il ne s'agit pas d'une question de réaction de la nature. Nous récoltons simplement ce que nous semons. Nous avons exercé trop de pressions sur les systèmes naturels de la terre et quelque chose a dû céder. Les pandémies sont un produit de notre empreinte humaine sur la planète.

Aujourd'hui, alors qu'un tiers de la population mondiale est en quarantaine et qu'une grande partie de l'activité humaine est réduite, la nature a un peu de temps pour se rétablir. Les rivières sont à nouveau propres, l'air est moins pollué, des animaux que l'on n'avait pas vus depuis longtemps réapparaissent, même dans les villes. Un même fait le tour des médias sociaux : La nature guérit ! Nous sommes le virus !

Allons-nous apprendre notre leçon, ou allons-nous revenir à nos anciennes habitudes et continuer à jouer avec le feu ? Pour éviter de nouvelles pandémies, il faut mettre un terme au réchauffement climatique et à la destruction du monde naturel pour l'agriculture, l'exploitation minière et le logement. La pandémie de Covid-19 est un avertissement massif qui nous incite à examiner la façon dont nous vivons sur cette terre. Le sous-titre de Laudato Si' est Sur la sauvegarde de la maison commune. Il est certain que nous pouvons faire beaucoup de choses attentionnées, comme interdire les produits en plastique à usage unique et recycler nos déchets. Mais une autre leçon que nous ferions bien d'apprendre est qu'au lieu d'imaginer que nous devons toujours prendre soin de la terre et "l'améliorer", nous devons

nous humilier et apprendre à laisser la Terre de Dieu prendre soin de nous. Après tout, la terre se régule depuis des lustres, bien avant que les êtres humains - une espèce très jeune - n'entrent en scène. Tous les systèmes de la terre sont cycliques et ils rendent tous à la planète, alors que les systèmes de fabrication humains utilisent de vastes ressources pour produire d'énormes quantités d'énergie afin de chauffer la matière première, qui est façonnée avec des machines lourdes et traitée avec des produits chimiques toxiques pour maintenir sa conception et sa résistance. Ce qui reste est jeté comme un déchet. Tous les organismes de la nature travaillent pour maintenir l'air et l'eau, alors que l'activité humaine les pollue et les consomme. En tirant les leçons de la nature, nous pouvons résoudre des problèmes que la nature résout depuis 3,8 milliards d'années. Depuis quelque temps déjà, le domaine passionnant du biomimétisme a pris l'initiative de copier le génie de la nature.

En attendant, les croyants prient Dieu d'arrêter le virus et d'aider les scientifiques à trouver un vaccin. Les chefs d'église publient des déclarations nous disant de coopérer avec les autorités pour nous protéger et de prier pour ceux qui ont été infectés. Si nous sommes tous solidaires,

nous sortirons de cette terrible obscurité. Les catholiques se tournent vers Marie. Partout dans le monde, les évêques lui consacrent leur pays. Les évêques d'Italie - l'un des pays les plus touchés - l'ont fait le 1er mai. Marie nous aidera. Marie fera en sorte que son Fils répare la situation.

Sommes-nous surpris que l'Église soit si peu consciente de la cause profonde de la pandémie de Covid-19, alors qu'elle a enseigné à travers les âges que seuls les êtres humains ont raison, que les animaux sont des brutes muettes que Dieu a mises ici à notre disposition ? Si c'est là que le paradigme de la domination nous a menés, il doit certainement être révisé. Le christianisme est la plus anthropocentrique de toutes les religions du monde. Les gens des religions orientales le trouvent profondément méprisant envers la vie animale. Dans nos liturgies, le reste de la création pourrait aussi bien ne pas exister pour toute la conscience qu'il y a d'elle. Nous avons transformé la terre non seulement en un immense tas de crasse, mais aussi en un abattoir mondial. Nous préférons être enfermés dans nos maisons, porter des masques, maintenir une distance sociale, limiter nos voyages et nous tortiller de toutes parts plutôt que d'affronter la vérité

gênante - que notre exploitation des animaux a causé la pandémie de coronavirus. Alors que nous attendons dans l'espoir d'un vaccin qui nous permettra de poursuivre notre exploitation, nous nous peignons comme les victimes, et non comme les créatures auxquelles nous infligeons tant de souffrances. Nous pensons rarement à eux, même lorsque nous prions comme nous devons le faire pour les humains infectés par le virus. Nous voulons profiter de notre vie, mais nous ne laisserons pas les animaux seuls pour profiter de la leur. Nous pouvons nous demander comment la terreur et l'effroi des animaux nous ont brutalisés au point que nos aéroports traitent les bagages mieux que nous ne traitons les animaux.

Alors que nous célébrons la semaine de Laudato Si', nous pouvons rendre grâce à Dieu pour le pape François et pour sa clairvoyance en écrivant Laudato Si', et pour la façon dont l'encyclique a éveillé la conscience écologique de tant de personnes. Le pape a voulu faire de l'environnement l'une des questions prioritaires de sa papauté. Trois jours après son élection, il a expliqué que l'une des raisons pour lesquelles il a pris le nom de François était que François d'Assise est "l'homme qui aime et protège la création ... De nos jours, nous

n'avons pas une très bonne relation avec la création, n'est-ce pas ? Pour améliorer cette relation, reconnaissons que nous avons encore un long chemin à parcourir pour nous éduquer et faire face honnêtement à ce que nous devons

faire pour marcher avec légèreté sur la Terre, en particulier à la lumière des défis posés par la pandémie de Covid-19. Malgré ses limites et ses omissions, "Laudato Si" est une ressource précieuse que nous pouvons utiliser pour y parvenir.

Neil Mitchell OP

FLASH INFO N° 292

*Élection
Ordre des Prêcheurs – Province de France*

26 Mai 2020

Le mardi 26 mai, les frères du vicariat de Dacie ont élu le frère Pascal-René LUNG, comme Vicaire Provincial de Dacie, pour un nouveau mandat de quatre années.

Le prieur provincial a confirmé cette élection et le frère Pascal-René a accepté sa charge ce même jour.



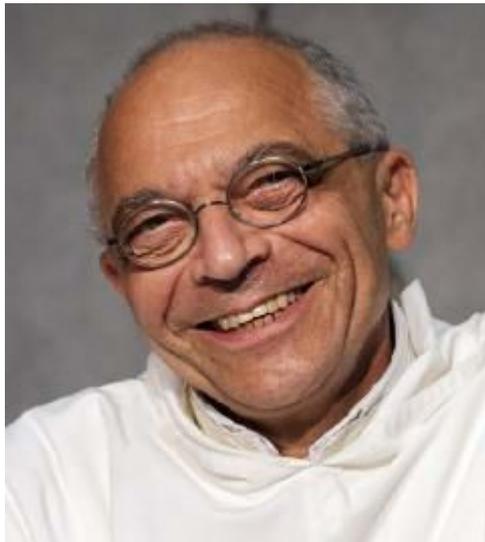
*Fr. Joseph de Almeida Monteiro, op
secrétaire provincial*



À L'HEURE DU COVID-19

*Sur le moment
et sur l'après*

Avril, 2020



Entretien avec le frère Bruno Cadoré *Propos recueillis par Jean- François Colosimo*

En ce temps pris entre confinement et déconfinement, Le Cerf poursuit sa mission et son métier de publier. Nous sommes heureux de vous offrir en libre accès cet entretien exceptionnel et au long cours avec le frère Bruno Cadoré où, dans le droit fil de la tradition dominicaine, la foi et la

raison entrent en dialogue. Si recueillir sa parole au cœur de la pandémie actuelle nous est apparu crucial, c'est que ses diverses expériences de vie et ses nombreuses expertises de savoir lui confèrent un rare regard global sur la crise planétaire que nous traversons, sur les questions inédites, multiformes, entrecroisées qu'elle pose et sur le profond bouleversement de nos habitudes d'hier que nous avons transformées en certitudes.

Docteur en médecine, le frère Bruno sociétés. Directeur du Centre



septembre 2010, lors de leur chapitre général à Rome, ses frères l'ont élu Maître de l'Ordre des Prêcheurs. Au cours des neuf années de son mandat, qui s'est achevé le 13 juillet 2019, il a visité les cinq continents, prenant ainsi toute la mesure des défis de la mondialisation. Auteur d'une œuvre remarquable sur la nécessité d'une interdisciplinarité ouverte dans le monde savant et du rôle de la théologie comme de la spiritualité au sein de cette quête, il a livré ses réflexions sur le devenir du monde, de l'homme et du christianisme dans son livre majeur, *Avec Lui, écouter l'envers du monde*, publié aux Éditions du Cerf.

On retrouvera toutes ces qualités dans cet entretien au long cours, sans concession mais non sans espérance, tout à la fois éclairant, percutant et stimulant. Nous remercions le frère Bruno Cadoré de nous en avoir fait l'amitié et nous vous en souhaitons une bonne lecture.

Frère Bruno, en tant que scientifique, comment analysez-vous l'irruption de la pandémie ? Était-elle prévisible ou imprévisible ? A-t-elle entamé ou renforcé le magistère savant ?

La pandémie a rappelé que l'ignorance est un moteur essentiel de la quête de la connaissance. Son explosion a conduit à réclamer aux scientifiques des applications

pratiques immédiates. Or, ils ne savaient pas tout et c'était bien normal puisque le phénomène, en soi et dans ses conséquences, était pour partie inédit. Certes, ce n'est pas la première pandémie et celle-ci était en quelque sorte attendue, des engagements avaient été pris, des plans d'action préparés. Mais, le moment venu, tout ne se passe pas forcément comme on l'avait prévu. Avec modestie, il faut alors adapter l'action au principe de précaution et accepter d'agir dans un contexte incertain. Enfin, même s'ils apportent leur expertise, les scientifiques n'ont pas vocation à combler la frustration que suscitent ces limitations.

Cette redécouverte brutale de l'ignorance et de l'incertitude a heurté la mentalité contemporaine qui s'est habituée à la logique binaire du problème à résoudre et de la solution à apporter. À l'inverse, l'humilité face à l'incertitude est une qualité fondamentale du processus de la recherche. En rendant les armes face à la pression d'obtenir des « résultats », la science se condamnerait d'elle-même.

Une autre distorsion dans la perception a prévalu. Ce sont les sciences biologiques et médicales qui ont été principalement sollicitées et qui, du coup, ont été médiatisées à l'infini ou presque. Or un phénomène

tel que la pandémie que nous subissons, qu'il s'agisse d'affronter le moment-Covid ou de préparer l'après-Covid, convoque bien d'autres sciences, en particulier les sciences humaines, et exige une conversation rigoureuse entre elles.

L'idée récurrente qu'il nous faut sérieusement interroger cette emprise subite de la « science », cette épiphanie d'un « gouvernement médical » sous les plumes les plus polémiques, ne vous apparaît donc pas injustifiée ?

Seule l'interaction critique que je viens de décrire garantit que le discours scientifique sera solide, à la fois fondé et fécond. Centré sur l'essentiel aussi. La personne humaine, le plus grand respect de sa dignité, le plus grand souci de ses droits doivent en être le premier enjeu. Autrement dit, l'irréductibilité, l'intégralité et l'intégrité de chacune et de chacun d'entre nous. Mais aussi la dignité sociale de tous qui doit garder sa part de primauté : l'attention qu'il faut toujours accorder à l'articulation, la plus juste possible, entre la préservation des libertés individuelles et la promotion du bien commun ; la vigilance qu'il s'agit de toujours porter à ce que nulle contrainte, rendue nécessaire pour un temps limité et pour des motifs précis, n'ouvre la porte à des excès ;

le souci qui doit toujours être constant des plus vulnérables, individuellement ou socialement, afin qu'ils ne se retrouvent pas davantage exposés ou marginalisés. Telle est la double exigence et le même aiguillon dont l'action politique a incessamment à se servir comme d'une boussole.

La pandémie nous a ainsi appris ou réappris que la libre conversation des sciences et leur juste contribution à la décision publique devraient relever des exigences fondamentales de la démocratie dès lors qu'il s'agit de prendre soin ensemble de la Cité.

Cette primauté de l'humain que vous soulignez d'emblée invite à faire appel au théologien que vous êtes aussi. Comment interpréter cet événement au regard de l'histoire du monde et du salut ?

Bouleversé à l'instar de quiconque par l'irruption de la pandémie, le cortège d'anxiétés, de souffrances, de deuils qui l'accompagne, la mutation des conditions de vie qu'elle implique pour aujourd'hui et pour demain, le théologien ne peut pas toutefois ne pas questionner la concentration et l'amplitude de l'attention planétaire que cette catastrophe a suscitée comme jamais nulle autre auparavant. Sans la relativiser en rien et tout en la jugeant extrêmement sérieuse, très grave et objet légitime d'une

mobilisation maximale, elle fait néanmoins nombre avec d'autres catastrophes globales qui causent bien des malheurs du monde.

Cette réaction unanime souligne, si besoin était, qu'il y a bien là un moment singulier. Mais lequel ? La pandémie nous inviterait-elle à sortir de notre mécanique d'aveuglements, à oser considérer l'histoire du monde de manière plus universelle, à faire davantage place aux horizons d'espérance qui animent son élan de vie ? Et si oui, saurons-nous nous saisir de cette opportunité ?

Il est cependant des croyants qu'interpellent les versets bibliques associant catastrophe et punition, des agnostiques qui blâment l'indifférence de Dieu, des incroyants qui voient là une preuve de sa non-existence. Et vous ?

Même en temps ordinaire, un théologien qui s'interroge commence par se tourner vers la Bible. Au contraire des passages scripturaires qui semblent invoquer quelque punition divine, c'est un autre qui me vient à l'esprit. Celui, dans l'Évangile, de la barque voguant sur la mer de Galilée, prise dans la tempête, et de l'incompréhension des disciples à voir Jésus dormir paisiblement. Serait-il insouciant, insensible, indifférent à leur sort ? Et si, à rebours, son attitude exprimait la confiance que

Dieu met en l'homme, en ses qualités de bonté, de générosité, de solidarité, en son intelligence, pour guider sa vie à travers la tourmente sans s'y perdre ?

Cet épisode est comme tous ceux où Jésus manifeste ce que signifie la compassion, c'est-à-dire le souci d'autrui, le soin de tous, la détermination à ne laisser personne dans les ravins de l'histoire. Ils sont essentiels pour tenter de dessiner la face du Dieu de l'Alliance, le Père qui se révèle au long des temps bibliques jusqu'à son accomplissement dans le visage de Jésus-Christ, le Fils qui a pris chair. Le désordre, le malheur, l'impuissance font partie de la création. La présence indéfectible du Créateur au côté de l'humain, aussi. Dans cet entrecroisement, perce le mystère de la grâce de l'Esprit qui donne à l'homme la patience et le courage, la prudence et la joie d'apprendre à habiter le monde et d'ainsi se préparer à accueillir la création nouvelle.

En tant qu'éthicien, estimez-vous que la crise sanitaire a été bien gérée par les pays occidentaux, dont la France ? Pourquoi cette visible impréparation, ces attermoissements et ces ratés malheureusement indiscutables ?

La sidération a été à la mesure d'une double prise de conscience : d'une part que la globalisation du monde

est effective, d'autre part que l'impossibilité de maîtriser toutes choses, la fêlure de la vulnérabilité, la difficulté d'affronter l'échec et l'impuissance sont notre lot commun.

Moins que l'impréparation de la puissance publique, puisque la connaissance naît de l'ignorance constatée, la faiblesse des moyens disponibles a souligné combien une politique et un système de santé ne peuvent être soumis de manière univoque à une prétendue rationalisation économique qui serait de surcroît indexée sur le court terme. L'insuffisance en masques, en tests, en lits de réanimation et en soignants n'a pas été que criante, mais aussi cruelle.

Les autorités ont donc eu à affronter la crise sanitaire en tenant ensemble deux fils, celui de la prise en charge des malades et de la prévention au sein de la population, celui des mesures à apporter pour pallier les déficiences avérées. Il fallait dans le même temps ne pas paralyser un appareil hospitalier vite saturé et combler les manques en moyens et en personnels. Dans un tel contexte, réellement contraint, les responsables politiques ont fait pour le mieux. Mais ils n'ont pu le faire, et ils n'en disconviennent pas, que grâce au sérieux professionnel et civil qui a émané avec une force extraordinaire

de la société. C'est cette solidarité généreuse qui a permis de parer au pire.

Mais le moment de l'urgence passé, viendra le temps de la durée. L'après ne constituera pas moins un défi pour les autorités politiques. Afin de le relever, il leur sera impératif de communiquer clairement, de gagner la confiance de l'opinion, de mettre les acteurs en synergie et les subsidiarités en œuvre, de s'appuyer sur les corps intermédiaires, de consolider les processus consultatifs. Le tout, à chaque niveau, à chaque instant, sans exclusive aucune. En bref, un défi de santé publique à surmonter engage aussi le défi de veiller à la santé démocratique.

Quel vous apparaît être, rétrospectivement, le plus grave défaut qui a nui à la parole et à l'action des institutions au point de susciter la méfiance à leur égard ?

Au cours de la crise, est impérieusement revenue la tentation d'une certaine philosophie de la médecine qui s'octroie pour mandat de mener la « guerre » à la maladie. Ce qui ne revient pas seulement à confondre la faculté et l'armée, l'hôpital et la caserne. Une telle conception fait écho au mythe prométhéen de la maîtrise absolue. Bien qu'alimentée par toutes sortes d'experts déversant des flux de

chiffres et multipliant les déclarations péremptoires au gré des divers lobbyings académiques ou industriels qui se disputent le nouveau « front » du coronavirus, cette représentation belliciste a été vite mise à mal.

Le langage de la puissance affirmée se révèle immanquablement décourageant, voire décrédibilisant, lorsqu'on n'a pas les moyens de sa volonté déclarée. Il risque également de minorer l'objectif, qui consiste certes à préserver la santé du plus grand nombre, mais aussi à veiller au respect des personnes, de leurs libertés et de leurs singularités. Il risque enfin d'accélérer la construction anxiogène d'une société de la défiance, à la fois individualiste et coercitive.

Les « dommages collatéraux » que ce discours a produits, pour reprendre ici sa terminologie guerrière, sont nombreux : les besoins exagérés de se prémunir contre les autres réduits à de potentiels contamineurs, les angoisses vaines pour soi et ses proches entretenues par le matraquage des chiffres et l'absence de tests encourageant les replis néfastes, les confusions entre les expérimentations et les protocoles, les illusions et désillusions sur les panacées promues à grand bruit, toutes choses dues à une information qui a frôlé, même sans le vouloir, la «

propagande », autre terme de mise, dès lors qu'on rend les débats en cours instantanément accessibles au public sans lui donner la possibilité de les apprécier d'un point de vue critique.

Mais surtout, et plus gravement encore, il faut porter au bilan de ces dégâts l'abandon à l'isolement de celles et ceux jugés incapités et incapacitants au regard de la « mobilisation », qui n'ont pas l'endurance et la puissance pour y participer ou qui pourraient l'encombrer de leurs faiblesses, à commencer par les personnes âgées qui paient le plus lourd tribut à la pandémie.

Mieux aurait valu, je pense, utiliser la métaphore de la résistance. Le bénéfice aurait été notable car, face à la pandémie, l'idée de résister aurait permis d'embrasser à la fois les dimensions individuelle et collective, de souligner l'interdépendance de tous, de nommer les insuffisances de moyens, de préciser les forces et les faiblesses du corps social et de solliciter l'effort de chacune et de chacun pour intégrer de façon solidaire les failles et les besoins dans leur ensemble, de manière panoramique et dynamique.

Par contraste n'a-t-on pas vu affleurer, au sein de l'opinion, un certain sentiment de cette

universalité si souvent décriée mais que la crise sanitaire aurait ramenée sur le devant de la scène ?

Si la peur a été générale, se diffusant de continent en continent, ces semaines sans précédent ont plutôt fait la preuve que la visée de desseins globaux n'est possible qu'à la condition que l'on porte toute l'attention nécessaire aux réalités locales. Une des principales leçons de cette indéniable « pan-démie », totalisante par définition, est que la compréhension authentique de l'universel nécessite le retour à la considération admirative du particulier. Elle est cruciale en ce qu'elle devrait nous obliger à déployer partout le sens plénier de la dignité humaine, en chaque personne, dans toute communauté, et à partout remettre sur le métier l'impératif des pratiques démocratiques.

Qu'avons-nous vu en effet ? Dans les sociétés riches, fières de leur productivité, accoutumées au culte de la performance, très nombreux sont ceux qui insistent aujourd'hui à manifester leur reconnaissance et gratitude à l'égard de groupes sociaux ou professionnels qu'ils avaient habituellement relégués dans l'oubli. Les mêmes peuvent difficilement omettre désormais les populations qui, à travers le monde, ont elles aussi

été condamnées à cette sorte de confinement de l'oubli. De quoi faudra-t-il nous souvenir ? De cette unité et de cette égalité, exhumées par une pandémie frappant simultanément tous les habitants de la Terre sans exception de condition ou de conviction.

En tant que médecin cette fois, comment lisez-vous la révolution qui s'est opérée sous nos yeux de la notion de soin et, surtout, du statut et rôle des soignants ?

Comme tous, je suis impressionné par le formidable effort qu'ont livré les soignants, les chercheurs, les responsables d'institutions publiques et privées afin de faire face à l'épidémie, d'instaurer les pratiques de prévention, de prendre soin des personnes atteintes. Je ne reste pas moins étonné que beaucoup de Français semblent découvrir que les soignants existent, qu'ils vivent parmi nous et qu'ils doivent être écoutés et entendus, eux qui, depuis des années, alertent l'opinion sur l'état réel du système de santé et de l'exercice de leurs métiers.

Pour autant, le Covid-19 a induit une très forte polarisation. L'absence de tests n'a pas permis, à la différence d'autres pays, de procéder à des isolations sélectives, par cas, ou partielles, par territoires. Ce défaut s'est traduit par l'adoption de la

méthode antique du confinement général, laquelle est en effet propice à éviter au maximum, le temps où elle est imposée, la duplication exponentielle des foyers et des chaînes de contaminations. Or, ce dispositif place la population devant un redoutable paradoxe : d'un côté la gravité des possibles complications est très fortement médiatisée ; de l'autre, le rappel est incessant sur le fait que l'affection est souvent bénigne, voire asymptomatique ; enfin, on souligne constamment qu'une telle extrémité relève de la nécessité nationale afin de ne pas engorger les centres hospitaliers et les cabinets médicaux.

Du coup, les individus sont livrés à eux-mêmes. Ils se sentent invités, voire intimés à l'auto-surveillance. La prégnance de l'anxiété déjà dominante en ressort encore plus envahissante. Et se développe, par contre-effet, la pratique de la « téléconsultation », dont il conviendra de faire après-coup l'évaluation rigoureuse au regard de ses conséquences pour la condition du patient dans une période où, d'ores et déjà, la clinique semble céder le pas devant la technologie.

La mutation dans la pratique médicale que vous venez d'indiquer paraît trop importante mais aussi quelque peu opaque au regard

ordinaire pour ne pas appeler un commentaire explicatif. Pouvez-vous la préciser ?

C'est sans surprise que cette question est revenue dans les divers débats, articles et tribunes qu'a inspirés la pandémie : qu'en est-il des relations entre les univers de la recherche et du soin ? Au-delà des conflits d'école, la crise sanitaire a mis au grand jour un tournant : il est vital que la biomédecine s'attache à circonscrire l'articulation adéquate entre la recherche thérapeutique et la pratique clinique. L'encadrement juridique certes, mais aussi l'attachement à l'efficacité ainsi que l'assurance de la sécurité, en sont d'importants critères. Un nouveau rapport à la médecine se développe peu à peu dont les acteurs ne sont pas seulement les chercheurs et les praticiens mais également le public.

Le risque que cette mutation comporte est que l'on en vienne à négliger le sens même de la démarche médicale. À savoir que la personne et le soin de la personne sont holistiques, que la santé et la promotion de la santé sont à penser en termes d'équilibre dynamique plutôt que de réparation à l'identique, que le retour à un état supposé de perfection est au mieux une fiction, au pire un leurre.

Or, ce qu'appelle le soin global est précisément la réinscription patiente, parfois incertaine, souvent complexe, mais toujours intime de chacun et de chacune dans ses conditions de vie, ses contextes relationnels, son environnement et son histoire. Au cœur des relations entre la recherche et le soin, se tient la relation primordiale entre le soignant et le soigné. Ce que nous ne saurions oublier.

Le champ de la médecine demeure donc conflictuel ?

Sans doute et il est bon qu'il en aille ainsi car, plus que toute autre, la règle de la disputatio, de la confrontation des thèses dans une quête partagée de la vérité, a illustré le régime de liberté de pensée inauguré par l'Université dès sa naissance au XIII^e siècle. Ce dont les dominicains Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Maître Eckhart ont été alors d'éminents exemples. Seule cette liberté intellectuelle est garante de nos libertés concrètes. Et elle a pour condition le conflit des interprétations, mené il va de soi dans le respect des personnes.

De ce point de vue la crise actuelle signale un point noir hautement significatif qui demeure en suspens et dont attestent les praticiens de terrain. Réelle est leur inquiétude de voir disparaître des lieux médicaux un

certain nombre de patients, en particulier souffrant de maladies chroniques, qui s'exposent à des risques sérieux s'ils interrompent leur suivi : cet état de fait, qui mêle divers facteurs, dont la crainte d'une contamination qui leur paraît plus fatale qu'une absence de guérison, doit interroger la médecine sur sa propension à construire de manière trop univoque le champ du pathologique. On ne saurait négliger qu'il faut aussi assurer la disponibilité des moyens que requiert la prise en charge de ces patients. Par ailleurs, pendant que l'on compte, non sans raison, les patients morts du Covid-19, d'autres meurent et, parmi eux, périssent de ces autres épidémies qui continuent de ravager des populations entières sans que l'on envisage de mobilisation massive pour les enrayer.

Assurément, dès demain, il y aura beaucoup à reprendre si nous voulons être cohérents avec la « redécouverte » du soin et des métiers de soignants qu'a provoquée la crise : la considération à manifester en actes à l'égard de cette activité et des personnes qui y travaillent, la révision à effectuer quant au sort du vieil âge dans les sociétés dites avancées, l'attention à porter à tous les individus vivant dans des lieux d'enfermement ou de relégation, le renforcement d'une culture de la

prévention intégrant la face cachée que l'on recouvre sous le terme de facteurs de comorbidité, la redéfinition de la médecine à partir de l'obligation de moyens avant que de résultats. En bref, la santé valable pour tous, accessible à tous, soutenable par tous.

Le Coronavirus, pour compléter et conclure ce chapitre, ne suggère-t-il pas aussi une leçon qui relèverait plus de la philosophie générale que l'on nommait la métaphysique ?

Sans trop abuser de la transposition, il est un enseignement que le processus infectieux du Covid-19 rappelle à sa façon et qui offre à nos sociétés ainsi qu'à leurs responsables, mais aussi à nous-mêmes, une occasion de méditer sur le bon rapport entre l'ordre et le désordre : lorsqu'un corps mobilise ses ressources afin de résister à

un agent pathogène, il doit éviter d'y opposer une sur-réaction qui, à son tour, se révélera encore plus radicalement pathogène. En conséquence et pour revenir à aujourd'hui, vouloir prendre à tout prix tous les moyens de « combattre » la pandémie revient à encourir le risque de provoquer des déséquilibres irréparables au sein de la société.

Ayant œuvré dans le cadre de comités consultatifs, que vous inspire

la manifeste inclusion de l'expertise scientifique dans la sphère du pouvoir politique ? Est-ce un bien, un mal et pourquoi ou à quelles conditions ?

Il apparaît souhaitable que, dans un contexte donné de crise sanitaire inédite, le pouvoir politique établisse un dialogue avec les experts scientifiques afin d'arrêter ses décisions en s'appuyant sur la meilleure information possible qu'ils peuvent délivrer en l'état. Trois prudences sont cependant requises.

La première est de se doter d'une expertise scientifique interdisciplinaire et, le cas échéant, contradictoire au sein d'une même discipline : c'est là un moyen pour l'État de se tenir à distance, autant que faire se peut, des pressions lobbyistes. Puisque le principe veut qu'en France l'expertise scientifique soit indépendante du pouvoir politique, il est important de prendre les moyens qui en garantissent l'effectivité.

La deuxième est de s'attacher à ne pas réduire la fonction politique à la gestion de crise et à la prise de décision alors qu'elle comporte aussi l'explicitation de la visée et de l'action, laquelle ne peut se suffire d'un simple renvoi à l'expertise des experts : à côté du conseil scientifique, un comité sociétal

chargé de formuler et transmettre les questions que se pose la population, apporterait un complément utile, si ce n'est indispensable. Ce ne serait, là encore, que marquer l'importance que revêtent l'implication et la participation des corps intermédiaires en temps de crise, mais aussi et d'autant plus en temps ordinaire.

La troisième prudence est que la démocratie, précisément, demande sans cesse à être promue et ce, tout particulièrement lorsque menace une conception biopolitique du monde qui s'autoriserait, au prétexte de la bonne intention de sauvegarder la vie, des prises de pouvoir inacceptables sur les individus et le corps social.

Dès lors, vous le comprenez bien, l'avancement de la démocratie peut être un fruit de cette crise selon la manière dont nous la traverserons. Dans tous les cas, tel doit être l'horizon constant des orientations et décisions prises. Et telle doit être leur dynamique. D'où la nécessité absolue, de recourir à la représentation parlementaire et aux instances locales dans une démarche concertée et nourrie de réciprocité avec le pouvoir central. À moins de quoi grand est le risque de voir s'instaurer une sorte d'autocratie de l'expertise dénuée de toute légitimité

autre que sa capacité à s'imposer en temps d'incertitude.

L'État cependant n'est pas tout de la société, non plus que le gouvernement tout de la Cité. D'autres dispositifs n'ont-ils pas contribué à cette déviation générale ?

Ce tableau ne serait pas complet, en effet, s'il excluait l'impact de ce que l'on nomme volontiers le « quatrième » pouvoir. Au fil de ces longues semaines de crise, les médias se sont efforcés de mener un vrai travail de pédagogie et les journalistes ont accompagné la population dans une commune acquisition d'un minimum de connaissances en virologie, épidémiologie, infectiologie et autres disciplines savantes. Certains choix et non-choix d'information, particulièrement dans le secteur audiovisuel, ne laissent toutefois d'interroger : communication en temps réel des discussions entre scientifiques quand bien même aucun consensus théorique ne s'est dessiné, agglutination sur le nombre de morts alors qu'il est impossible d'établir une comparaison avec le nombre de contaminés, effacement de presque toute autre nouvelle ou débat alors que l'actualité est restée étonnamment diverse. Par ce biais, de paralysante dans les faits, la pandémie s'est retrouvée hégémonique dans les esprits.

En tant qu'ancien Maître de l'Ordre dominicain, quel regard portez-vous sur la dimension planétaire de la crise, sur les inégalités continentales face à la crise sanitaire et sur le besoin de réviser les cadres de la coopération internationale ?

À l'évidence, le virus n'atteint pas de la même manière, ni dans la même temporalité, toutes les parties du globe. Compte tenu des conditions de vie pour une majorité des populations dans l'hémisphère sud, nous pouvons et devons être inquiets à l'idée qu'il s'y propage intensément. La pauvreté qui toujours force à la survie, à la promiscuité et à l'insécurité, l'absence d'infrastructures souvent, l'incurie politique parfois font craindre qu'une telle propagation n'ait des conséquences dramatiques sur la multitude extrêmement vulnérable qui y vit. J'espère que d'ores et déjà les pays nantis travaillent avec les pays démunis pour anticiper une telle éventualité et mettent en place des moyens massifs pour y parer. Mais j'espère encore plus vivement qu'il ne s'agira pas, cette fois, d'un vœu pieux.

En écho à l'appel lancé par le pape François, l'initiative que promeut Paris, et qui consiste en l'annulation de la dette de l'Afrique, va dans ce sens. Mais sera-t-elle suivie par la communauté internationale ? Quelle

unanimité, rapidité, entièreseté seront ou ne seront pas au rendez-vous ? L'urgence est d'en finir avec les discours et d'entreprendre les actes qu'ils réclament. Là réside le passage consciemment assumé entre l'avant, le moment et l'après du Covid-19.

Faut-il dès lors s'accorder avec ceux qui prophétisent l'effondrement de la mondialisation qu'ils jugent par ailleurs responsable de la catastrophe en cours ?

Ce ne serait pas prendre en compte la complexité du phénomène. Certes, la crise sanitaire a rendu visible la densité des interdépendances croisées à l'échelle de la planète, qu'il s'agisse bien sûr de la mobilité, mais aussi et surtout des réalités économique et politique. Pour autant, les effets de la mondialisation, manifestes dans la pandémie, se manifesteront encore plus dans ses conséquences. L'économie globale ressortira durablement fragilisée par l'arrêt puis le ralentissement général de l'industrie et du commerce qu'a entraînés le long confinement de plus d'un être

humain sur deux. Et cette fragilité accrue, si rien n'est fait, sera appelée à creuser les inégalités antérieures qui étaient déjà insoutenables. Non seulement la logique de la financiarisation du monde ne

disparaîtra pas, mais elle se montrera encore plus sélective et destructrice.

D'où la seule alternative qui se présente à nous. La crise révèle à la fois l'impératif de penser à nouveaux frais nos certitudes sur la manière d'habiter le monde et l'impératif de trouver les moyens de les penser conjointement. Il ne s'agit pas de supprimer l'interdépendance, mais d'en changer l'orientation. Comment ? En procédant à un retissage plus solidaire des modes de vie, de production, de consommation, mais aussi des échelles financières, des marchés internationaux et des endettements nationaux. Le kairós est là qui permettrait de passer de la générosité avec laquelle s'est déployé le soin prodigué aux malades à une créativité généreuse pour prendre soin, ensemble, de la maison commune.

Quels sont et où sont les leviers qui permettraient une telle révision de la globalisation ?

Ma conviction demeure que, pour ne pas s'abîmer dans l'agitation, l'action doit s'enraciner dans la contemplation. Au cours du confinement, des intellectuels de tous horizons et de tous bords ont publié d'intéressantes réflexions sur l'après. Il faut elles aussi les déconfiner et, sans tarder, commencer à les mettre en conversation de sorte que, par-

delà l'émotion qu'a provoquée la crise, la recherche des meilleures voies possibles pour consolider notre avenir commun, soit non pas collective, mot du passé, mais fraternelle, mot du futur. Les paroles courageuses du pape François, le jour de Pâques, ont énoncé, à mon sens, plusieurs des critères essentiels pour ce faire.

En tant que religieux ayant choisi de vivre selon une règle, en l'occurrence dominicaine, quelles incidences a eu, a et aura selon vous le confinement sur les mentalités des sociétés matérialistes ?

En médecine, on dit que la guérison ne correspond jamais à un retour à l'état initial. L'expérience du désordre, du déséquilibre, de la non-fiabilité, même lorsque la maladie a disparu, transforme le corps et l'esprit comme leur intégration. Ce n'est pas trop s'avancer que de postuler qu'il en va de même pour une telle crise. Factuellement, nous nous sommes confrontés à une grave pandémie virale d'autant plus inquiétante que, pour la première fois, nous avons pu suivre, jour après jour, de pays en pays, de statistique en statistique, son ombre létale et ses conséquences ravageuses. Mais, plus profondément, la pandémie a déstabilisé les sociétés qui s'étaient établies dans l'illusion de la maîtrise et, de ce fait, les

déséquilibres masqués, les fractures enfouies, les désastres ensevelis ont été mis en pleine lumière.

Quant aux mentalités modernes, elles sont certes aveuglées ou presque par un consumérisme tangible, un matérialisme déclaré, un puissant individualisme ainsi que par une sorte de nonchalance frivole devant l'instrumentalisation frénétique des ressources de la terre et de l'humanité. Elles ont démesurément compté sur les puissances de la technoscience afin de poursuivre cette fuite en avant, rêvant même que dans le futur la biomédecine les libérerait de la mort, sans percevoir ce que leur culte de l'illimité recélait de proprement mortifère.

Cette sorte de crédulité, qui n'est pas sans rappeler la « pensée magique » qu'une anthropologie douteuse prêtait à tort aux peuples archaïques, a été mise en cause par un organisme infime, invisible et incontrôlable. La rupture est donc dramatique. Et le traumatisme persistera d'autant plus profondément, même si l'on cherchera à le recouvrir par une revanche de la jouissance, que le très hypothétique retour « à la normale » sera lent et s'apparentera à une longue convalescence.

Deux pronostics s'opposent à chaque bout du spectre des grandes prévisions. Celui de la reprise de la

course aux biens qui, quoique secouée, continuera. Celui de l'émergence d'une conscience nouvelle qui donnera lieu à une sorte de spiritualité aussi informelle que diffuse. Que vous évoquent ces deux visions ?

C'est à ce carrefour de la désillusion, afin qu'elle n'emprunte pas les voies du désabusement nihiliste ou de la dérive imaginaire, que les traditions spirituelles ont à offrir et à partager leurs trésors. La révélation biblique rappelle sans cesse que l'alliance entre les humains, entre les humains et Dieu, rend impératifs la dénonciation et l'abandon des idoles. Je crois que nous sommes placés devant ce défi aujourd'hui. Un défi que, depuis ses débuts, la tradition chrétienne n'a eu de cesse d'intérioriser.

Les disciples de Jésus – les tout premiers chrétiens en quelque sorte – ont eux aussi connu une période de confinement au lendemain de la crucifixion de Celui en qui ils avaient mis toute leur confiance. Ils ont été tentés de revenir à leur « vie d'avant », sachant sans doute qu'ils seraient plus inquiets, plus tristes, plus désespérés mais qu'ils retrouveraient leurs sécurités d'antan.

Le mystère de Pâques, la rencontre du Christ ressuscité, les a poussés à rompre le confinement où ils se

tenaient sidérés et tremblants, mais à en sortir différents qu'ils n'y étaient entrés, habités par de nouveaux horizons d'espérance, mus par la conviction que la destinée de l'humanité devait se lire comme une promesse dont la vie concrète pouvait être le signe : promesse de la fraternité. Et ils sont alors partis à la rencontre des nations pour proclamer l'irruption d'une vie nouvelle, portée par un élan jusqu'alors inouï mais initié par le Christ : prendre le risque de sa vie pour que tous l'aient, ensemble, en abondance. C'est en pressentant la profondeur de ce mystère de la kénose du Christ que les disciples ont pu sortir, différents, pour proclamer l'avènement d'une vie nouvelle ! Ils ont ainsi inversé le phénomène de la dispersion dont la tour de Babel avait marqué l'avènement. Ce fut Pentecôte !

En tant que chrétien et catholique, estimez-vous que l'Église et les Églises ont su trouver leur juste place dans ce bouleversement ? Comment pondérer l'écart qu'ont connu leurs fidèles entre la frustration communautaire et l'amplification de la prière personnelle qu'a causées l'empêchement de célébrer les rites et les fêtes ?

En France, comme il en est allé pour les principales dénominations religieuses,

les Églises se sont totalement engagées dans la résistance à la pandémie. Elles ont

adopté les mesures de prévention et de distanciation sociale, participé à la réflexion collective, accompagné les personnes isolées ou vulnérables, animé des cellules d'écoute et, bien sûr, elles ont prié pour les vivants, les malades et les défunts. Tout cela a contribué à les consolider dans leur témoignage de fraternité auprès de la « multitude ».

Quelle que soit la confession chrétienne, protestante, orthodoxe ou catholique, la période de confinement a fait qu'aucune assemblée ecclésiale n'a pu célébrer Pâques et nous avons ainsi tous eu à vivre le mystère central de notre foi à l'unisson avec le monde entier. Il est clair que ce contre-événement s'inscrira durablement dans la mémoire chrétienne. Plus péniblement, à la différence des baptêmes et mariages, ces sacrements d'allégresse aisés à reporter, les funérailles restreintes auxquelles a forcé la pandémie ont été la source de profonds déchirements. Mais, là encore, cette privation a été commune à l'ensemble des Français et, là encore, la crise sanitaire a mis en évidence le lent gommage de la mort dans notre société. Pareillement, ce souvenir

tragique pour beaucoup devrait nous inciter à rebâtir ensemble ce que signifie un authentique au revoir.

Il est vrai qu'en contrepoint de la frustration, de nombreux chrétiens ont saisi l'opportunité de pratiquer plus intensément la prière personnelle et familiale, de s'initier à de nouvelles formes d'oraison, de rencontrer sur la toile de multiples célébrations susceptibles d'élargir leur connaissance de l'univers liturgique. D'un côté, on peut espérer que cette épreuve aura été l'occasion de fortifier la foi, de la redécouvrir ou de l'approfondir, d'échanger davantage sur elle et de l'échanger avec ses proches. D'un autre côté, on ne peut nier le manque que représente l'impossibilité de célébrer les rites et les sacrements, fondements de la vie chrétienne.

Le temps du discernement viendra pour examiner, avec du recul, ce qui s'est fait et ce qui aurait peut-être pu être fait autrement. Il faudra questionner en particulier la manière dont, se conformant au modèle des moyens de communication, l'Église comme « corps » a privilégié l'image de la célébration de l'eucharistie en l'absence de fidèles sur l'image de la célébration de la foi par des fidèles privés d'y participer.

Ceci pour le moment-Covid donc. Qu'en sera-t-il de l'après-Covid pour

le christianisme, là encore appréhendé dans ses divers états ?

Comme pour tout le monde ! Le grand bouleversement provoqué par la crise pandémique ne manquera pas d'interroger les équilibres qui, pour être propres aux Églises, n'en ont pas moins été jusque-là considérés acquis. Malgré leurs différences constitutives, il leur faudra régler d'équivalentes questions qu'il deviendra plus malaisé de garder sous le boisseau.

Par-delà les variations culturelles, les mêmes tensions occupent chaque communauté eucharistique soucieuse d'être signe d'Église pour la vie du monde. Elles se déploient entre la privatisation de la foi et la vivification de la communion, entre la célébration rituelle et l'animation concrète, entre la valorisation locale et la centralisation institutionnelle, mais aussi, et de là, entre la vie interne et le rayonnement extérieur, entre l'éthique confessante et l'éthique sociale, entre le

respect de l'autonomie incessible de l'univers séculier et la légitime attestation de l'intelligibilité spirituelle des réalités matérielles.

De ces interrogations sur la diversité des charismes et de cette conversation avec le pluralisme, pourrait émerger une théologie renouvelée de l'Église. Et la fécondité

de ce renouveau serait d'autant plus grande si l'accompagnait, en parallèle, un dialogue fraternel lui aussi rénové avec les autres dénominations religieuses.

Pour conclure notre entretien sur une note plus personnelle comme vous ne les aimez guère, en tant que frère Bruno, Dieu vous a-t-il été différemment présent tout au long de cette crise ?

Le hasard de l'agenda qui était le mien a fait que je vis cette période de confinement auprès du monastère de

Prouilhe, lieu où saint Dominique a établi en 1206 la première communauté, constituée de moniales contemplatives et dite de la « sainte prédication », qui est à l'origine du mouvement appelé à devenir, quelques années plus tard, l'Ordre des prêcheurs. Hasard d'un retour aux sources qui, se prolongeant, ne cesse de me rappeler que pour Dominique il n'y a pas de plus beau moyen de chercher et d'annoncer la vérité de Dieu que celui de la fraternité avec le monde dont Dieu veut être l'ami.

*Propos recueillis par
JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO © Le Cerf, avril 2020.*

#StayatHome

*Nous avons séjourné au couvent.
Restez à la maison - Restez en sécurité.*

Gerard Timoner

Mike Deeb

Arlando Acevedo

Florencia

LawrenceOP

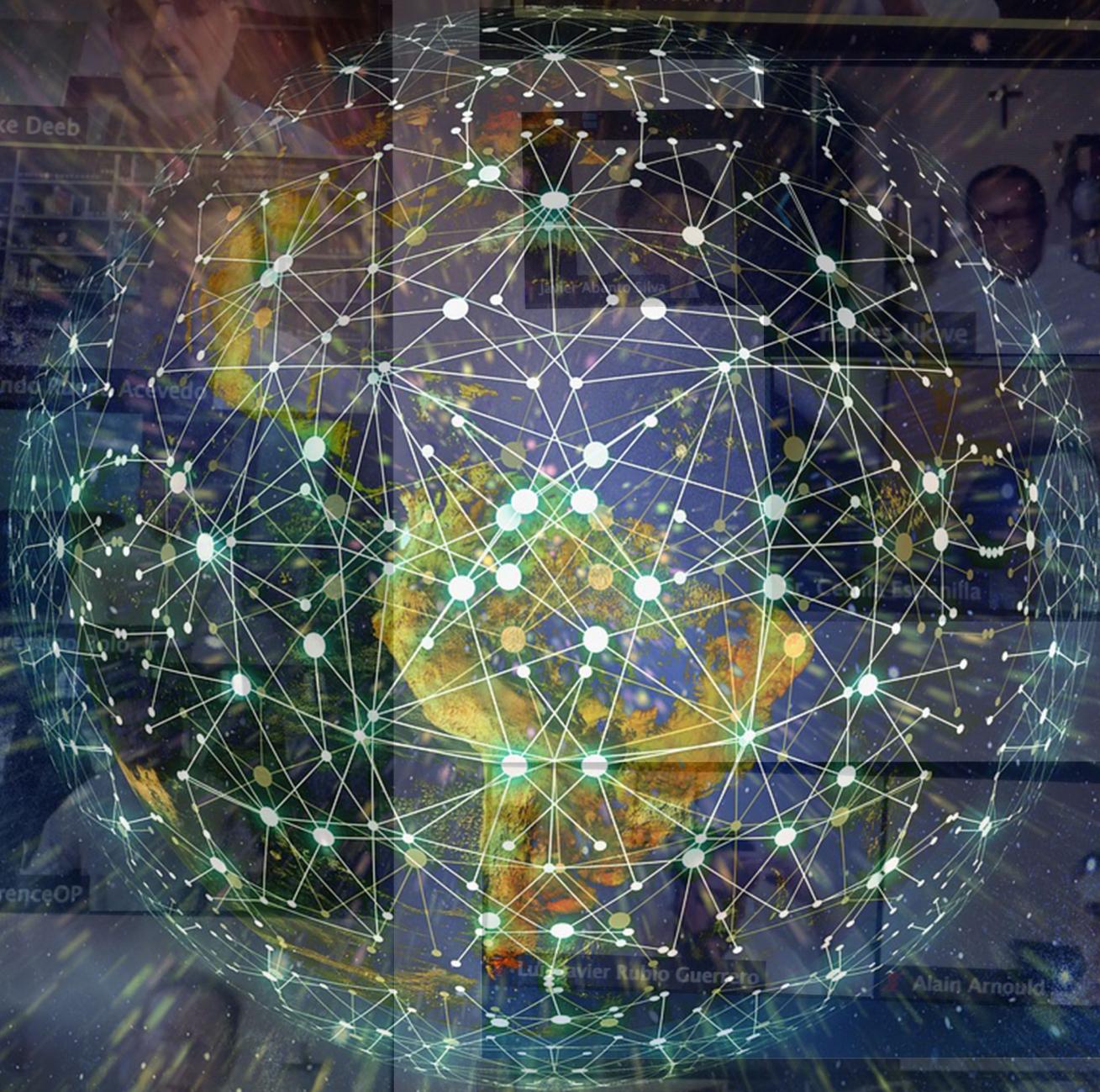
Chris Eggleston

Mark Padrez

Luis Xavier Rubio Guerrero

Alain Arnould

Fernando & Ubaldo



Calendarium Liturgicum Ordinis Prædicatorum

ORDO PRÆDICATORUM

MEMORIA

**S. Petri
de Verona**

Presbyteri
et Martyri

IUNIUS
4

ORDO PRÆDICATORUM

MEMORIA AD LIBITUM

**Bb. Dianæ
et Cæciliæ**

Virginum

IUNIUS
8

The image displays two liturgical calendar cards for the month of June. The top card is for June 4th, featuring a portrait of St. Peter of Verona, a presbyter and martyr, with a sword at his waist. The bottom card is for June 8th, featuring a scene with the Blessed Virgins Diana and Cecilia. Both cards include the Dominican Order's coat of arms and the text 'ORDO PRÆDICATORUM'.





IDI 598 - Mai 2020

Convent Santa Sabina (Aventino)
Piazza Pietro d'Iliria, 1 00153 ROMA (Rm)

Adresse électronique: idi@curia.op.org press@curia.op.org

Curia Generalizia
Fratres Ordinis Praedicatorum

IDI Edition: Javier ABANTO, O.P.
Pietro Scala



IDI: idi.op.org



Ordo Praedicatorum: www.op.org